



Catherine Soullard

Ligne de crête



sur *Gabriel et la montagne* de Felipe Barbosa

Le film démarre sur les gestes répétitifs de paysans malawites coupant des herbes à flancs de montagne et découvrant, à la faveur de leur cueillette, le corps d'un jeune blanc qu'on cherchait depuis soixante-dix jours. La caméra, pudique, enchâsse ce corps dans la végétation comme dans un berceau, pays natal (pas final du tout, le film est un possible éternel retour), pour s'en éloigner ensuite tout doucement et s'attacher à ce qui a mené Gabriel ici, comprendre, tenter du moins.

Gabriel, c'est Gabriel Buchman, brésilien, parti faire le tour du monde et le finissant en Afrique, au Kenya d'abord où le film le saisit, puis en Tanzanie, en Zambie, jusqu'à sa disparition sur le mont Mulanje – « où on ne va pas », disent les gens du coin –, au Malawi. Le réalisateur, Felipe Barbosa, était l'un de ses amis. Prenant le parti de la fidélité, il reconstitue le parcours de Gabriel, s'attache à ses pas, aux traces qu'il a laissées, dormant dans les mêmes chambres que lui, et choisit de faire interpréter son rôle et celui de sa petite amie par des acteurs. Aussi le film n'est-il pas un monument funéraire mais une résurrection, une autre forme de vie : oui, un éternel retour.

Gabriel est un héros de conte, exaspérant et charmant, une sorte de fol exalté, qui voyage pour rencontrer les gens, les plus pauvres, les plus démunis, vivre avec eux, partager quotidien et galères. C'est un original, qui s'habille local et ne passe pas inaperçu. Il a tout d'un enfant, d'un grand enfant qui obéirait à des pulsions secrètes. Les voyages comme les contes, on le sait, sont des chemins. Une scène émouvante le montre au sommet du Kilimandjaro enterrant en catimini et presque à la sauvette une petite photo de son père, mort depuis quatre ans. C'est un drôle de type, ce Gabriel. Il cache bien son jeu. Toujours gai, sympathique, ouvert, prêt à tout, du moment qu'on ne le prend pas pour un touriste. Bien sûr, cette insulte lui sera faite, et plus d'une fois, surtout lorsque sa petite amie l'aura rejoint et qu'ils voyageront ensemble. Assez opportunément quant au motif profond du film, lors de ce voyage en couple, on s'ennuie un peu, on n'en a pas grand chose à faire des liens de Gabriel avec Christina, on ne les ressent pas essentiels. D'ailleurs elle finit par s'en aller, avant l'ultime virée de Gabriel au Malawi. Mais cette relative indifférence, ce détachement qui nous vient lorsque Christina est aux côtés de Gabriel fait partie de la route. Christina est un miroir, celui de sa vie passée, d'un ordre de rapports dont il ne veut plus. Tout juste la mise en scène de cette relation nous aura-t-elle permis d'apprendre deux ou trois choses sur lui, entre autres – lors d'une longue discussion tendue dans un bus, filmée en plan séquence – qu'il ne sort pas de nulle part, qu'il est étudiant en sciences économiques et a été refusé à Harvard. On se prend alors à songer que ce périple est une fuite, que Gabriel cherche à s'oublier dans les trajets et les rencontres, qu'il va, aux antipodes de son milieu d'origine, là où rien n'est pareil à ce qu'il connaît, vers son destin.

Plans larges, simples, sans chichis. Temps dilaté. Scènes de nuit magnifiques, épiphaniques, dans les lueurs tremblantes d'une lampe électrique ou d'une frontale, éclairant l'autre côté, en revers mouvant et palpitant, du visible. On suit Gabriel dans ses pérégrinations, ses marches et ses ascensions, on l'accompagne dans sa liberté un peu foutraque, sa générosité et sa naïveté, son insistance à vouloir être autre qu'il n'est, à se fondre dans la culture locale. À disparaître ? Gabriel ne cesse de marcher. Il dort mal, tousse, se réveille avant les guides, ne tient pas en place, veut tout voir, tout faire, tout expérimenter dans les délais les plus improbables et les plus périlleux. Pourquoi cette fébrilité incessante ? Pourquoi cette course contre la montre qu'il s'arrange pour créer et entretenir ? Pourquoi cette attraction irrésistible vers les hauteurs ? Vouloir gravir tous les sommets d'accord, mais pourquoi en un temps record ? Est-ce sa manière de faire face à la mort de son père ? à son échec à Harvard ? à des impossibilités affectives ? à des contorsions de l'âme ? à une insatisfaction originelle ? À ces questions, le film ne répond pas, c'est ce qui fait son prix, son intensité, sa ferveur.

Gabriel vit devant nos yeux. Il marche pour ne pas perdre pied, à grande allure, chemine continûment parce que le but est en lui depuis toujours ; il y retourne sans savoir, c'est pourquoi sa tombe dans la montagne sous un rocher au creux des feuillages ressemble à un berceau, sa mort à une naissance. Sa dernière ascension a quelque chose d'éperdu, on le sent aux obstacles qui s'accumulent et dont il fait fi, à l'accélération de son pas, à une convergence des fils sous-jacents qui se tendent ; il va où il ne fallait pas aller mais où il a, lui, décidé d'aller, la montagne des esprits, il y va envers et contre tous avis et conseils, sans chaussures correctes, sans provisions, les mains nues, mû par une force irrépressible, même après avoir rencontré l'amour, vrai, et cette fois on le sent, lors de cette dernière nuit au refuge, avec cette jeune femme au regard clair et droit.

Sur le sommet de la montagne, a-t-il enfin découvert ce qu'il cherchait ?

L'itinéraire de Gabriel n'est peut-être pas christique, mais il est religieux. Gabriel se relie aux autres, aux choses, au monde, avec un aplomb, une volonté et une radicalité telles qu'on en vient à penser qu'il est appelé par plus grand, plus vaste, plus fort que lui. De là à donner à ces superlatifs le nom de Dieu, il n'y a qu'un pas. Peut-être le film le passe-t-il, ce pas, en mettant sur les lèvres de Gabriel qui s'éteint, ces paroles : « *Tu es plus grand / que ne le disent les hommes, Seigneur / Tu es plus grand / que ne le disent les hommes / Car Tu es excellent, merveilleux / Tu es plus grand / que ne le disent les hommes...* » Ce refrain d'un chant religieux local, on le reconnaît tout de suite, pour l'avoir entendu une première fois, au tout début du film, dans la bouche d'une jeune kenyane, à qui Gabriel avait demandé de chanter un chant de son pays, en réponse au chant brésilien qu'il venait d'entonner. À présent murmurées, à peine articulées, psalmodiées à bas bruit dans un dernier souffle, ces paroles appartiennent à Gabriel, comme ce pays est désormais le sien, pour les siècles des siècles.